Catherine Lutz, *La Dépression est-elle universelle ?*

Préface de Vinciane Despret. Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2004, 122 p.

Samuel Lézé

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2590>

DOI : 10.4000/lhomme.2590

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2006

Pagination : 253-254

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Samuel Lézé, « Catherine Lutz, *La Dépression est-elle universelle ?* », *L'Homme* [En ligne], 180 | 2006, mis en ligne le 25 octobre 2006, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2590> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.2590>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Catherine Lutz, *La Dépression est-elle universelle ?*

Préface de Vinciane Despret. Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2004, 122 p.

Samuel Lézé

- 1 CATHERINE LUTZ est bien connue pour l'anthropologie culturelle des émotions qu'elle développe depuis de nombreuses années maintenant à partir d'une ethnographie remarquée des habitants de l'île d'Ifaluk dans le Pacifique occidental (Micronésie). Ce court texte est la traduction d'un article initialement publié il y a tout juste vingt ans dans l'ouvrage collectif *Culture and Depression* dirigé par Arthur Kleinman et Byron Good¹. Les difficultés conceptuelles et méthodologiques qu'il soulève dès la première lecture concernent, au fond, toute approche anthropologique des maladies mentales. Et je suis donc loin d'être aussi convaincu que Vinciane Despret² dans sa préface de la pertinence de cette approche.
- 2 Dans des termes un peu surannés qui ne font pas vraiment dans la nuance, l'auteur défend une thèse extrême que l'on peut résumer ainsi : les émotions ne sont pas naturelles, ce sont des catégories culturelles qui relèvent d'ethnothéories (théorie locale des émotions) inscrites dans une ethropsychologie particulière (théorie locale de la personne). Or, avec le lexique (pp. 90-101) et les classes de mots employés par les habitants de l'île d'Ifaluk, l'étude du répertoire émotionnel ne va pas seulement consister à soutenir cette position relativiste. Elle sera aussi prétexte à remettre en question la supériorité et l'objectivité de nos conceptions de l'émotion, non sans prendre le contre-pied (ou faire un pied de nez) à la position universaliste du psychologue Paul Ekman qui voyait dans la reconnaissance faciale des émotions une théorie naturelle des émotions.
- 3 La « dépression », constate Catherine Lutz, se fonde sur une conception particulière des émotions. Aussi les deux premiers chapitres posent-ils un cadre d'analyse et, après avoir fait le tour des options théoriques possibles (symbolique, phénoménologique, psychanalytique et cognitive), l'auteur propose une critique des « concepts antonymes asymétriques » raison/émotion qui fonctionnent avant tout comme jugement de

valeur, « émotion » stigmatisant l'irrationalité, etc. Cela soulève donc un sérieux problème de traduction des univers émotionnels. La catégorie nosographique ignore l'absence de cette expérience (« incapacité à la quête du bonheur ») ou l'existence d'expériences du désarroi bien différentes. De ce fait, citant Arthur Kleinman, les cliniciens sont condamnés à trouver cette catégorie partout, soit nulle part... Première conclusion fracassante : la dépression est une catégorie culturelle spécifiquement occidentale. Seconde conclusion retentissante : la psychologie (disons plutôt la psychopathologie) est une ethnopsychologie. Son statut scientifique est remis en question³...

- 4 Sans écarter la critique de l'ethnocentrisme psychiatrique qui mérite en soi une étude très approfondie, il y a là un glissement problématique du relativisme *moral* (les deux univers émotionnels ont la même valeur), au relativisme *cognitif* (la psychopathologie est identique aux conceptions locales de la personne) ; une confusion de l'émique et de l'éthique dont Jean-Pierre Olivier de Sardan avait analysé le fonctionnement⁴ dans l'anthropologie culturaliste, notamment. Car Catherine Lutz compare des données qui n'ont pas le même statut cognitif, *i. e.* qui ne sont pas comparables : d'une part, une « ethnopsychologie » *explicitée et formalisée* par l'anthropologue artificiellement confrontée à la psychopathologie, soit un « savoir ethnopsychologique euro-américain »... et d'autre part, l'expérience des « classes moyennes euroaméricaines » qu'on imagine sans aucune variation, comparées à l'univers émotionnel des 400 âmes de l'île d'Ifaluk, sans plus de variation individuelle... Dans ces prodigieux raccourcis, les « Ifaluk » ont le rôle d'*altérité prétexte* à la déconstruction d'une catégorie nosographique et de la psychopathologie tout entière... C'est rien de moins que de l'ethnocentrisme à l'envers.
- 5 Au-delà de cette thèse élaborée à la hâte (et à la hache), il faut pourtant noter que le texte de Catherine Lutz donne de précieuses indications sur ce que pourrait être une analyse anthropologique des émotions. L'unité d'analyse porte sur les situations d'énonciation et l'usage des idiomes (énoncé et lexique) dans lesquels s'expriment les émotions. Les (ethno)théories sont en fait les *explications* ou les *raisons* invoquées dans des circonstances bien précises, lorsqu'un événement heureux ou malheureux survient. La rhétorique des justifications qui se met alors en place est donc, comme l'indique l'auteur, une négociation sur la définition des événements et une conceptualisation de cette expérience. Dès lors, le lexique et son usage ne renvoient pas à une mentalité ou ethnopsychologie qui seule, dans ce cas là, est (re)construite par l'anthropologue à partir d'une formalisation et d'une explicitation qui relèvent justement de pratiques graphiques étrangères aux habitants d'Ifaluk, mais plutôt à une micro-politique de l'ordre moral où se jouent à la fois le statut de la personne et des relations de pouvoir. C'est d'ailleurs dans ce sens que les travaux ultérieurs de Catherine Lutz ont trouvé un prolongement. Mais si l'on pousse l'analyse jusqu'à son terme, loin d'être un domaine de recherche autonome, l'anthropologie des émotions procède avant tout d'une problématique, somme toute classique, du fonctionnement de la sphère des obligations morales et de l'ordre impliqué.
- 6 Quant à l'anthropologie des maladies mentales, une autre démarche est nécessaire. À la suite de Ian Hacking et de quelques travaux récents dans ce domaine, il paraît difficilement soutenable de poursuivre un déconstructionnisme ou un relativisme intégral à l'égard des maladies mentales. Il ne s'agit pas de concéder pour autant à la psychiatrie ou à la psychopathologie une immunité particulière, mais de souscrire à

une forme ou une autre de « réalisme critique » qui rend crédible la perspective anthropologique. C'est aux travaux empiriques contemporains, comme ceux portant sur « l'anorexie mentale », que revient désormais la tâche de définir cette nouvelle perspective et d'en démontrer la capacité heuristique.

NOTES

- 1.. Arthur Kleinman & Byron Good, eds, *Culture and Depression : Studies in the Anthropology and Cross-Cultural Psychiatry of Affect and Disorder*, Berkeley, University of California Press, 1985 (Cf. les comptes rendus de Sue E. Estroff, in *Medical Anthropology Quarterly*, 1987, 1 [4] : 439 et de Patrick Gaboriau, in *L'Homme*, 1998, 103 : 142-143).
- 2.. Voir également : *Ces émotions qui nous fabriquent : ethnopsychologie de l'authenticité*, Paris, Institut Synthélabo – Les Empêcheurs de penser en rond, 1999.
- 3.. Les ethnopsychiatres et certains psychiatres défendent ce type de thèse. La référence la plus récente étant Évelyne Pewzner-Apeloig, « Psychologie universelle, psychologie plurielle : la psychologie est-elle une production culturelle ? », *Annales médico-psychologiques*, 2005, 163 (2) : 107-117.
- 4.. Jean-Pierre Olivier de Sardan, « Émique », *L'Homme*, 1998, 147 : 151-166.